

charlotte
carter

rhode island red

Christian Bourgois éditeur



Extrait de la publication

RHODE ISLAND RED

*du même auteur
chez le même éditeur*

COQ AU VIN

CHARLOTTE CARTER

RHODE ISLAND RED

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

© Charlotte Carter, 1997
© Christian Bourgois éditeur, 1998
pour la traduction française
ISBN 2-267-01456-4
ISSN 1275-7160

Pour la musique qu'écouaient mes parents,
et la musique qu'ils n'écouaient pas.
Et pour Frank King.

I

I mean you

Demandez à n'importe quel Noir. Il vous le dira : les femmes ne jouent pas du saxophone.

À part moi.

En réalité, je ne joue pas du saxo. On dira plutôt que je me débrouille. Je n'ai jamais étudié l'instrument, mais je peux arriver au bout de *Stars Fell on Alabama* ou de *Night and Day* sans problème majeur. J'étais loin d'être brillante comme élève de piano, mais je suis capable de vous déchiffrer tout un tas de morceaux aussi bien de Bach que de Bud Powell. Voyez-vous, j'ai un don pour la musique — je n'ai pas de talent — je n'ai pas dit que j'avais du talent — j'ai juste un don pour la musique. À un moment — quel âge j'avais ? Trois ans ? Quatre ans ? —, mon père s'était imaginé que j'appartenais peut-être à cette longue lignée des musiciens noirs de génie.

N'empêche qu'on n'est pas tant que ça à jouer du saxo ténor devant le bureau des paris hippiques de Lexington Avenue avec un vieux chapeau cabossé

retourné sur le trottoir. Non, sur ce coup-là, je crois bien avoir l'exclusivité.

Mais pas si vite. Il faut que je vous explique quelques trucs.

Je ne suis pas une sans-abri qui fait la manche dans la rue. Je joue de la musique sur les trottoirs de New York mais ce n'est pas là que je dors. Je mesure un mètre soixante-dix-sept, j'ai eu vingt-huit ans en janvier, je suis plus ou moins le sosie de Grace Jones en ce qui concerne la couleur de peau et la silhouette (elle a un meilleur tour de taille, mais je la bats pour la poitrine), j'ai été seconde au concours d'orthographe de l'État (je précise que j'avais douze ans), j'ai décroché une licence de français à Wellesley avec option Musique (boursière tout du long), et je loue un appartement pas trop cher dans un banal immeuble sans ascenseur aux alentours de Gramercy Park, non loin du quartier où, sur la Première Avenue, foisonnent centres de désintoxication, hôpitaux et autres institutions pour gâteux.

Vous savez comment sont les musiciens de jazz. Toujours à essayer de la jouer désinvolte malgré les tuiles qui peuvent leur tomber sur la tête. Eh bien, il y a tout juste deux jours, je m'en suis pris une pas piquée des vers. Je me suis fait plaquer — et en beauté.

Je dois avouer que je l'ai jouée particulièrement désinvolte ce jour-là.

Sans doute à cause des lunettes de soleil italiennes à deux cents dollars que Walter avait laissées derrière lui en se faisant la malle — une fois de plus. Cette rupture-là n'avait rien à voir avec les scènes de

ménage homériques qui nous avait opposés dans le passé. Elle résultait plutôt de cette hostilité larvée qui nous rongeaient l'un et l'autre depuis des mois ; de cette rancœur vaguement glaciale qui nous animait ; de ces rapports sexuels qui, pour être encore agréables, n'avaient plus le moindre romantisme. Et puis un matin en partant travailler voilà qu'en même temps que sa serviette il emporte une valise contenant ses effets personnels.

Inutile de s'en faire : Walter Michael Moore n'était pas à la rue. Walter a le chic pour assurer ses arrières, il l'a toujours eu. Il n'avait jamais lâché son petit appart à loyer contrôlé sur Amsterdam Avenue, et j'étais persuadée qu'au coin de la rue il y avait une autre nana parfaitement disposée à sacrifier un bout de placard pour accueillir ses impeccables costumes Paul Stuart et Hugo Boss.

Non, pas la peine de s'en faire pour Walter. En réalité, Walter pouvait aller se faire voir. Qui donc sinon votre servante allait dorénavant devoir se débrouiller pour subsister ? Qui donc avait autant besoin des quatre cinquièmes du loyer et des courses assumés par Walter qu'Abbott avait besoin de Costello ? Qui donc se trouvait actuellement, disons, sans emploi ? Qui donc n'avait jamais réellement maîtrisé l'art de faire des économies et n'avait jamais, au grand jamais, été accusée de se préoccuper exagérément de l'avenir ?

Cela faisait longtemps que j'avais brûlé mes vaisseaux à l'agence d'intérim. Les piges de traduction grâce auxquelles j'avais vécu pendant l'année écoulée se raréfiaient. Et comment pourrais-je demander

quoi que ce soit à ma mère quand, un, elle se débattait elle-même avec les factures et quand, deux, je n'avais cessé de lui mentir sans vergogne à propos du super poste de français à temps partiel que j'occupais à NYU ?

Mes états d'âme me donnèrent envie d'écouter *Body and Soul*. Oh, je savais bien que je n'étais pas prête à le jouer, j'avais juste envie de l'entendre. En m'entraînant beaucoup je réussirais sans doute à produire une imitation acceptable des ponts que Ben Webster effectuait sur ce morceau... Mais ce ne serait rien d'autre que cela — une imitation, un hommage.

N'allez pas croire que Webster, avec tous ses mérites, soit pour autant mon idole numéro un. Dans mon panthéon personnel figurent également Parker, Rollins, Coltrane... à vrai dire, la liste n'en finit pas. Je trouve que c'est bien d'avoir un panthéon extensible. En ce qui concerne le piano, pourtant, c'est Monk que je considère comme mon sauveur attitré. Il possède un génie tellement original, tellement professeur Nimbus, tellement extravagant, tellement révolutionnaire. Ah, ce que je peux aimer ce type ! Mais il y a aussi le jeune Clifford Brown, aussi beau que maudit, avec sa trompette enchantée, et Miles, avec sa personnalité maléfique, et...

Le vieil alcoolique baraqué qui traverse mon territoire deux fois par jour de sa démarche chaloupée me réclame un air. Il veut m'entendre jouer *Violets for your Fur*. Mignon, non ? Je m'exécute et il me donne cinq dollars et m'envoie un baiser par-dessus le marché. Dieu le bénisse, comme dirait ma mère.

Longue journée. Longue journée aujourd'hui. Plein de temps pour penser à une foule de choses : à mon dernier voyage en France, il y a deux ans de ça ; à la vieille Saab blanche d'un nommé Jean-Yves — je me revois dedans en train de l'attendre et de manger des frites pendant qu'il empruntait de l'argent à un ami friqué qui habitait rue Madame ; à mon vieux prof de piano, maintenant disparu ; au mot que j'avais mal orthographié au concours — « logarithmes » ; aux cigarettes, et à quel point elles me manquaient ; au torse de Walter, qui avait la couleur du cacao en poudre, à sa dent ébréchée, à sa bouche sur mon corps, à quand je lui savonnais le dos et à quand on sortait dîner tous les deux.

Je sais que ça l'agaçait terriblement que je me rase la tête. Bizarre, non ? Les Noirs aiment les cheveux des Blanches, et les Blancs aiment les Noires quand elles n'ont pas de cheveux. Ça n'a rien d'une règle de fer, je m'en rends bien compte, mais c'est une théorie à moi qui se vérifie très souvent. En tout cas mes boucles repoussent et c'est plutôt joli. Ça me donne ce genre garçon manqué qu'on voyait dans les magazines il y a deux ans. À part que le reste du corps tient plus du guerrier Masais que de Kate Moss.

Une veine que j'aie eu ces lunettes noires. Avec toutes ces pensées mélancoliques qui me virevoltaient dans la tête. Des pensées que j'aimais autant qu'on ne lise pas dans mes yeux.

Je continuai à jouer mais j'étais comme sur pilote automatique.

Pas de doute, ça, je m'étais bien éloignée de mes racines bourgeoises.

J'étais donc là, par cet après-midi de septembre, à essayer d'insuffler un peu de vie à mon maigre répertoire de standards. *Mood Indigo* ne suscitait pas la moindre marque de respect. Même mon medley ironique des morceaux les plus fameux de Monk n'arrivait pas à impressionner les passants indifférents. Dans un élan désespéré, pompant éhontément Jimi Hendrix, j'embrayai sur *America the Beautiful*.

Laisse tomber. Les rues grouillaient de patriotes sans aucun sens de l'humour.

Vers quatre heures, j'avais récolté quelque chose comme vingt et un dollars dans mon chapeau.

Je commençai véritablement à maudire Walt aux alentours de quatre heures et demie.

On ne rigole pas avec l'heure de fermeture des bureaux dans cette ville. Vers six heures la rue était déserte. Je savais que c'était fichu ; il n'y aurait pas d'Everest de billets dans mon chapeau aujourd'hui. Dans la nuit tombante je me penchai pour ramasser ma pitoyable moisson du jour.

« T'as un jeu à chier, mec. »

Levant aussitôt la tête, je cherchai qui avait dit ça. C'était un jeune Blanc maigrichon, qui ricanait tout haut appuyé contre un parcmètre. Je remarquai ses cheveux mi-longs filasse, son blouson à franges en daim marron et ses baskets Converse toutes crasseuses. Il semblait avoir dans les vingt-trois, vingt-quatre ans.

Je me raidis. « Qu'est-ce que t'as dit, Dugland ? »

Pas démonté pour deux sous, il continua à se moquer de moi. « J'ai dit que t'avais un son de merde. Et où est-ce que tu l'as pêché, ce sax — au

décrochez-moi-ça ? » Il se mit à ajuster tranquillement les multiples lanières de cuir bon marché qui entouraient chacun de ses poignets.

Ce fut à ce moment-là que je repérai son étui à saxophone d'avant-guerre. Bon sang — voilà que j'avais affaire à un vrai musicien. Mon humiliation allait donc être complète. Me gardant de lui répondre, j'entrepris de transvaser dans ma poche les piécettes que j'avais gagnées.

« Tu sais, reprit-il, tu te feras jamais un radis dans ce coin-là, quand bien même tu saurais jouer. Trop à l'est, expliqua-t-il d'un ton satisfait. Il faut que t'ailles vers la Cinquième. La Sixième et la Septième sont pas mal non plus — du côté de Carnegie Hall. »

L'ignorant toujours, je pris la direction du sud pour rentrer chez moi.

« Attends une minute ! s'écria-t-il soudain. Hé, où tu vas ? Attends une minute. »

Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule. Dans sa voix et son attitude, il était subitement passé du roquet hargneux au danois énamouré.

« Juste une minute, tu veux ? Il faut que je te dise un truc.

— Quoi ? »

Il s'interrompit pour prendre une cigarette dans le paquet de Marlboro Lights coincé dans la ceinture de son jean noir. « Je joue... dans la rue... exactement comme toi. Euh, pas exactement comme toi. Moi je suis bon. Mais il faut que je te dise... Je suis fou amoureux de toi. Tu comprends ? Raide dingue. Vraiment. Je t'assure, mec. Et si tu me ramènes pas

chez toi je vais tout simplement me jeter sous les roues du premier connard de bus qui va se pointer.

— T'as un jeton, au moins ? » persiflai-je sans cesser de marcher.

Je n'avais fait qu'une dizaine de pas quand j'entendis le hurlement d'une femme. Je me retournai illico.

Il venait de se précipiter en plein milieu de la chaussée, juste devant le bus de Lexington Avenue. Le bus avait fait un écart et lui avait seulement frôlé le bras, mais le choc avait été assez violent pour qu'il soit venu atterrir sur le trottoir à moins d'un mètre de moi. Il était là étendu sur le dos, cramponné à son saxo.

Ébranlée, je m'agenouillai et lui soulevai la tête de quelques centimètres.

« Hé ! fit-il avec un grand sourire. Je t'ai observée toute la journée. Je m'appelle Sig. Et t'as pas de souci à te faire.

— *Moi*, j'ai pas de souci à me faire ?

— Ouais. Ma nana m'a viré parce que j'ai fait vœu de célibat. Donc mon amour pour toi est pur. C'est ton esprit qui m'intéresse. » Il me gratifia d'un sourire aussi angélique que menteur.

« Et à part ça ? demandai-je avec lassitude.

— J'ai besoin d'un endroit où pioncer, pour une nuit seulement. Je suis complètement crevé. Et puis je mangerais bien un morceau. T'as l'air sympa. J'espérais que tu aurais pitié d'un pote musicien. »

Je scrutai un long moment les yeux verts et brillants du garçon. Puis je laissai retomber sa tête sur le bitume. Nan, songeai-je, quelle est la décision

la plus stupide que tu pourrais prendre dans une situation pareille ?

Il n'y avait pas d'hésitation possible.

Mon appart se trouve sur la Première Avenue entre la Dix-septième et la Dix-huitième Rue. Excellente lumière le matin. Pas trop bruyant sur le devant. Meublé en rustique citadin.

Sig était assis en tailleur sur le sol de la cuisine. Comme il avait la tête qui saignait à la suite de sa chute, il maintenait un tampon de gaze plaqué contre son crâne. Tandis que je mettais la dernière main à un de mes plats fétiches — des sardines fraîches frites dans de l'huile d'olive grecque et de fins *linguine* à l'ail accompagnés de petits pois —, il examinait les murs.

« J'adore celui-là ! » s'exclama-t-il en indiquant le poster de Huey Newton que j'avais accroché à l'envers.

« Celui-là aussi est superbe. » Il parlait du poster de Lady Day peu de temps avant sa mort, qui m'avait coûté presque cent dollars à encadrer.

« Celui-là, je vois pas qui c'est », déclara-t-il d'un ton sceptique en désignant la photo dédicacée de Magic Johnson avec son sourire enjôleur de mauvais garçon.

« Le dîner est prêt, annonçai-je. Relève-toi, maintenant. »

Je disposai une assiette fumante devant lui ainsi qu'un verre de vin blanc bon marché tout droit sorti du frigo. Il fit la grimace.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? Ce n'est pas le genre de bouffe qui convient à un musicien de rues. Il nous faut davantage de protéines... des cheeseburgers, par exemple. »

Je l'injuriai dans mon français le moins châtié.

« M'aurais-tu insulté, par hasard ? » Il remit en place le bandage de fortune qu'il s'était noué autour de la tête. « Bon, c'est pas grave. Je t'aime quand même à la folie. »

Je ne pus m'empêcher de rire. De près, il était clair que le petit Sig était bien plus âgé qu'il ne l'avait paru au premier abord : ce qui le trahissait, c'étaient ces petits plis de buveur à la base du nez. Il y avait un autre détail auquel je fus sensible : avec ses rides suggestives, ses cheveux douteux et tout le reste, le petit Sig était on ne peut plus craquant. Je me demandais ce qu'il avait trafiqué pour se faire virer par sa nana.

Il avala son dîner comme un enfant sage ; une fois qu'il se fut habitué au goût de ma cuisine, il alla même jusqu'à me complimenter une fois ou deux.

« Ma petite biche, dit-il en s'essuyant la bouche, si tu arrives à gagner ta vie en jouant de ce sax, alors moi je suis Louis Armstrong. Qui es-tu réellement ?

— Réellement ? Mon vrai nom est Simone.

— Tu plaisantes ? Simone comment ?

— Signoret.

— Tiens... Pas mal, comme nom. »

Ce gamin venait décidément d'une autre planète.

Ensuite, pendant que je faisais la vaisselle, il se lança dans un immense discours sur le saxophone et toute la magie qui l'auréolait. Seigneur, quelle logor-

rhée, ce fut un véritable torrent de noms et de lieux de naissance, de dates d'enregistrement et de noms de sidemen, prononcés avec une immense vénération. Coleman et Prez et Bird et Sonny et Jug et Trane et Bippity Boppedy Boo. Je finis par l'envoyer prendre une douche, espérant que ça le calmerait.

Je ramassai l'écheveau de minces lanières brunes qu'il avait ôtées de ses poignets et abandonnées sur la table de la cuisine. Taillées dans du cuir indien, elles n'étaient pas encore tout à fait assouplies, et gravée sur chacune d'elles il y avait une tête d'aigle royal. Une telle coquetterie me fit sourire ; moi aussi j'avais autrefois un penchant pour les bracelets bon marché. Et moi aussi j'aimais bien en mettre une ribambelle à la fois. Voyez-vous, quand on n'en porte que deux ou trois, ça ne rime à rien. Il faut en mettre des douzaines. Allez savoir, mais le simple fait de les accumuler semble compenser leur aspect un peu cheap.

Allumant une des cigarettes de Sig, je m'assis pour regarder mon courrier : des tonnes de factures que je n'avais aucun moyen de payer maintenant que Walt et son salaire s'étaient fait la valise...

Je pris une deuxième clope et descendis ce qui restait de l'affreux chardonnay.

Sig réapparut environ vingt minutes plus tard — détendu, propre, les cheveux luisants et peignés en arrière, le torse nu — un torse pas dégueulasse, au demeurant —, maigre, mais dans l'ensemble irréprochable.

Il portait, nouée bas sur ses hanches, une de mes luxueuses serviettes de bain Fieldcrest ; à l'intérieur,

à l'endroit où le ventre rejoint la cuisse, il y avait un petit palmier. Il me regarda qui le regardait.

« Ah », fis-je, sans cesser de regarder.

Il sourit d'un air timide. « Je suis ton esclave, annonça-t-il.

— Ah, répétais-je.

— Où est la chambre ?

— Ma chambre ? demandai-je au bout d'une minute. Ou bien la tienne ?

— Ah », fit-il avec tristesse tout en haussant les épaules.

Oui, Dieu merci, il était plus âgé et plus raisonnable qu'il n'en avait l'air.

Nous sortîmes le vieux futon du placard de l'entrée et le déroulâmes sur le sol du salon.

« Écoute, Sig, lui dis-je tandis que j'éteignais la lumière, le café est à sept heures et demie. Après tu t'en vas.

— Mais voyons je suis ton esclave.

— Dis donc, Siggy ! Étant une personne de couleur, ce mot-là n'est pas exactement celui que je préfère dans la langue anglaise... »

J'interprétai son éclat de rire comme un signe de renoncement.

« Il fait plutôt frisquet ici la nuit, l'avertis-je. L'été est fini, tu sais.

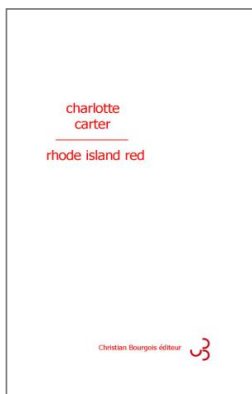
— Je suppose que je ferais mieux de remettre mon falzar dans ce cas.

— Je suppose, oui. »

*

Table

I mean you	9
In walked Bud	22
Nutty	30
Rhythm-a-ning	42
Little rootie tootie	65
Misterioso	74
Trinkle tinkle	88
Criss-cross	108
Blue Monk	124
Epistrophy	137
Straight, no chaser	147
Le rêve de Monk	175
Vendredi 13	186
'Round Midnight	204
Reflections	210
These Foolish Things	234



Rhode Island Red

Charlotte Carter

Cette édition électronique du livre
Rhode Island Red de Charlotte Carter
a été réalisée le 21 juin 2011
par les Éditions Christian Bourgois.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782267014563).
ISBN PDF : 9782267022711.
Numéro d'édition : 1419.